

collection *présent (im)parfait*

Camille Loivier
swifts

© éditions isabelle sauvage, 2021
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-490385-19-5
ISSN : 2100-3416

éditions] isabelle sauvage

vol dans le vent vite car très vite il plonge
le vent rapide et les nuages bas s'éloignent
ventre lourd où le ciel s'efface

le ciel est clair dans l'air froid ils se soulèvent
ils cherchent insectes où êtes-vous
ou bien se cherchent mutuellement
ils jouent ont des plumes

car je n'en ai pas tenu dans ma main
je sais que s'ils tombent ils ne sauraient se relever

I. la langue de la chienne

c'est au bord du canal quelques personnes marchent
sur le quai les roses ont des fleurs anodines
dans les buissons mais qui les regarde
ses habitants démunis au bord du canal froid en mai
un cygne nage sale sur l'eau sale
on voit par transparence un sac
en plastique flotter entre deux eaux

de l'autre côté de la route comment le silence
serait-il possible on aimerait se promener
mais cela n'a rien d'un rêve

un lévrier court blanc en trait rapide

et près du pont un feu est allumé
le brasier incandescent se voit depuis l'autre côté
deux hommes et un enfant s'approchent
apparaissent des tentes sous le pont
— aucune péniche ne passe ce matin —

il y a un homme avec un chien
une chienne plutôt plusieurs chiennes
d'une même race qui se succèdent dans le temps
les noms d'une (seule) chienne
la chienne et son maître — et dans le vent
l'air glacé — un swift

la chienne fait vivre son maître au bout de
la laisse
elle le remue
ils ont le même regard et tous deux
la tristesse
la chienne
quand je la croise
tout mon corps se couvre de frissons
j'en tremble la salive se forme et je l'avale

je traverse les herbes
marche et cours dans les herbes
au ras des jambes nues et les blés sont coupés
ils déchirent la peau ensanglantée et brûlante
la chienne est là au pied de son maître
la langue pendante
elle suit son regard
un œil triste — l'autre moins
gris-vert
elle a la langue pendante, souffle, elle bave
sur ma main lorsque je la caresse

la chienne, maintenant l'épagneule
nous sommes dans le même silence par rapport aux choses
dans le monde qui nous entoure
nous avons compris cela
qu'il nous faut faire silence

c'est ce silence qui nous rassemble
tandis que la parole nous coupe
et sa salive sur la main cicatrise les écorchures

qui a couru dans les blés coupés ce jour d'automne
— jaune —
nous avons compris que nous étions rivées au silence
les mots ne viendraient pas de nous
prêtes à nous jeter dans le vide en son balancement
— swift
absent les nuits dans le ciel voûté

je vais vers le dehors, je m'enfonce un instant
dans le dehors rien ne peut remplacer
ce moment je pénètre dans le parc
où tu es nombreuse

les profondeurs et les bruits
je sens ton haleine la nuit
cherche au fond du silence
l'obscurité — ton souffle

tu pars vous êtes plusieurs
dans le noir vous êtes la danse
à l'endroit d'une tombe
est-ce un enfant — un animal —
qui disperse les ossements

la peur de la nuit dans une maison
le moindre bruit devient un monde

l'air entre froid par la fenêtre à l'espagnolette
et le glissement des voitures, ce seul bruit
qui s'insinue des circulations comment aller vers ce bruit
quand on reste immobile à l'intérieur
apporte un réconfort

(un trait de lumière sous la porte)

le maître et l'épagneule
ensemble s'enfoncent dans la nuit sous les arbres
tâtonnent sans repère
l'inquiétude à l'abri du ciel pour retourner
à quelle force silencieuse
et la chienne disparaît on n'entend plus
son halètement
liés là
vers ce qui pèse

nous sommes avec l'épagneule dans le silence
elle a soif et réclame
ce que nous cherchons n'est pas dans le déplacement
quand elle court devant
les blés pollués respirent

ce qui manque c'est le terrier
le retour au nid camouflé
et la possibilité de dormir tout le jour
(un terrier en nous caché)

je crois que je retournerai dans la maison
pour fuir
j'entends encore le cœur d'un faon palpiter
qui cherche loin en lui-même loin dans les bois
la nourriture de jeunes feuilles

— et c'est l'oiseau qui tape à la fenêtre —

cette difficulté à dire
le plus simple
le plus anodin
faisait que l'on se taisait

comment échappe-t-on
à l'emprise du silence
peut-être par l'esquive
(mais cela ne suffit pas)
on est bousculé
le cours des pensées
brisé

on s'allonge au-dehors
les oreilles aux aguets
un froissement d'herbes
d'air fait frissonner
la chienne soulève la tête
truffe frémissante au vent
elle sait